

Jean GUERRIER  
12, Rue de Bruges  
SAILLY-SUR-LA-LYS  
62840 - LAVENTIE

Sailly-sur-la-Lys, le 22 Juin 1984.

Madame Danielle RIOUL  
35, Rue Geller  
67000 - STRASBOURG

Madame,

Comme la plupart des rares survivants des Camps de Concentration, je suis asservi aux contraintes d'un état de santé particulièrement tyrannique. Ayant, néanmoins, voulu vivre une vie "normale", il me faut assumer ce que j'ai choisi d'être. Ce n'est pas toujours facile, mais, généralement, j'y parviens à force d'habitude.

Néanmoins, depuis quelques mois, les épreuves ne m'ont pas ménagé. De plus, j'ai été très malade, et cela n'est pas encore très brillant. Très fatigué, il ne m'a pas été possible de vous écrire.

Pourtant, j'ai toujours considéré que le devoir le plus sacré du rescapé était de répondre aux familles de ses Camarades disparus. Par ailleurs, dans le cas tout particulier de Jean GOSSET, il s'agit de l'un de mes plus chers souvenirs... Profondément attaché à la mémoire de votre père, dont l'amitié et l'exemple m'ont marqué, vous ne sauriez imaginer le désir que j'ai d'en parler - surtout avec vous - et la joie que je ressens à cette perspective. J'ose espérer, dès lors, que vous consentirez à accepter mes excuses pour ce retard que je regrette autant que vous.

Votre lettre m'a ému. C'est comme si Jean m'adressait un signe amical par dessus ces quarantes années de silence. Comme s'il me faisait un sourire, ce sourire à la fois malicieux et triste que je n'ai pas oublié...

Votre confiance me touche, et je vous prie de croire que je vous transmettrai fidèlement les moindres détails que voudra bien me restituer ma mémoire. Pourtant, depuis que je vous ai lu, une angoisse m'étreint. Quelle singulière mission que celle que vous attendez de moi : vous restituer l'image de votre père, vous dire ce qu'il était devenu, ce qu'il pensait, à cette époque tragique où il était si proche de la mort... Tantôt je crains de vous transmettre une image qui ne soit pas celle que vous attendez et de vous entraîner dans le désarroi, mais ai-je le droit de vous tromper, celui de trahir la vérité ? Tantôt je crains de ne pas "tout" vous dire, d'omettre, bien involontairement, quelque partie de ce message qu'il a, peut-être, voulu me laisser, et alors ce serait commettre une forfaiture vis à vis de lui, qui est toujours si proche de moi malgré les années passées.

Vous me dites qu'il est très important pour vous de connaître votre père "l'homme qu'il était, et non pas seulement le héros". Comme vous avez raison, et comme je vous comprends ! La vérité de tous

les jours, celle de la simplicité et de la spontanéité, celle du coeur, est souvent tellement plus belle que l'image, figée pour la postérité, que nous rapportent les écrits et les discours officiels. C'est bien cette vérité là que je vais tenter de vous rapporter... Cependant, chez le Jean GOSSET que j'ai connu, la personnalité du "héros" et celle de l'homme de coeur "tout humainement simple" étaient si intimement liées que je crains, malgré la fraîcheur et la fidélité de mes souvenirs, de ne pas trouver du premier coup les mots qu'il faudrait pour vous faire comprendre l'harmonie extraordinaire qui résultait de cette fusion, la force morale paisible et sans affectation qui en émanait.

J'espère que vous voudrez bien être indulgente pour les lacunes, les faiblesses ou les points obscurs de la correspondance qui va suivre, et que vous n'hésitez pas à me questionner lorsque vous l'estimerez nécessaire. Je vous éclairerai toujours de mon mieux dans la mesure où cela sera possible.

Je risque parfois de manquer de précision : nous n'avions ni montre, ni calendrier... Je crois néanmoins que les dates - que je mentionne ici sous toutes réserves - sont relativement exactes. Nous pourrions toujours essayer de les vérifier si vous le désirez. Une partie des informations que je vais vous donner ci-après doit, d'ailleurs, confirmer les renseignements que vous avez déjà.

Votre père a été arrêté à RENNES le 24 Avril 1944... Bien que je ne l'ai jamais su avec exactitude, il me paraît probable, compte tenu des recoupements possibles, qu'il ait quitté la prison de cette ville fin Juin, par chemin de fer. Ce triste convoi devait, après maintes péripéties - et de multiples arrêts de gare en gare, pour permettre le passage des trains de troupes et de munitions gagnant le front de Normandie - mettre 13 jours pour arriver, enfin, à Compiègne, le 12 Juillet...

Après 16 Jours passés à Compiègne, il en est sans doute reparti le 28 Juillet, pour atteindre NEUENGAMME le 30 ou le 31, après un voyage particulièrement tragique, où plusieurs des détenus entassés dans les wagons à bestiaux furent fusillés pour "tentative d'évasion".

En "quarantaine" au Camp Principal de NEUENGAMME, du 1er Août au 1er Septembre 1944, puis employé à divers travaux à l'intérieur même de ce camp (terrassement, extraction de terre glaise, déchargement de péniches, etc...) il a dû le quitter le 15 Septembre pour HAMBOURG, incorporé à un groupe d'un millier de déportés, dans lequel je me trouvais moi-même, bien que je sois arrivé de France un peu avant lui. Ce groupe était affecté au Kommando de Dessauer-Ufer.

A l'est du labyrinthe tracé par les quais et les canaux de l'immense port, à quelques centaines de mètres de la petite gare de VEDDEL, ce Kommando avait été hâtivement aménagé dans un vaste entrepôt de plusieurs étages, dont une partie avait déjà souffert des bombardements. Ses hautes murailles de briques sales, cernées de barbelés, emprisonnaient 1.000 à 2.000 détenus. Son chef absolu était le SS Rapportführer FIEKERS, un gommeux calamistré que nous avions surnommé "Bel Ami", tant pour son élégance militaire voyante qu'en raison de l'air, alors à la mode, qu'il fredonnait à tout moment. Sous ses allures de gandin prétentieux, cet homme cachait une cruauté froide, redoutable et raffinée. C'est lui qui devait nous dire un jour : "Vous êtes des bagnards ! Et n'oubliez pas qu'au camp de concentration, votre seul droit c'est l'injustice !"...

C'est à cet endroit que, pour la première fois, j'ai rencontré Jean GOSSET, le jour même de notre arrivée, je crois. Le hasard d'un comptage nous avait placé parmi les trois cents et quelques occupants du "block 6", immense salle au plafond bas située au premier étage, chichement éclairée par d'étroites fenêtres garnies de barreaux rouillés.

Je ne sais plus ce qui nous a tout d'abord rapprochés. Le "F" qui précédait le numéro matricule que nous portions sur la poitrine ? Ou bien Jean, avec son expérience des adolescents, a-t-il senti la détresse que le gosse de 16 ans que j'étais alors essayait, tant bien que mal, de cacher ?

Quelques instants après, dans la foule des détenus qui attendait la distribution de couvertures, un homme s'approcha de nous. C'était l'abbé Alphonse LAGARDE, également professeur de philosophie, mais au Grand Séminaire de METZ. Dans la cohue qui suivit, nous nous efforçâmes de rester ensemble. Ce n'était pas chose facile. Après avoir réussi, nous décidâmes de coucher côte à côte.

Jean, Alphonse et moi, ne devions plus guère nous quitter pendant de très longues semaines... L'Abbé LAGARDE, qui s'est éteint il y a deux ans, après une longue et douloureuse maladie, devait confier un jour à ma Mère que, lorsque votre père et lui m'avaient rencontré, j'étais encore un enfant, mais lorsque les événements nous avaient séparés j'étais devenu un homme...

En dehors du fait qu'elle se déroulait dans un espace plus restreint, la vie, à Dessauer-Ufer, n'était pas tellement différente de celle que nous avons connue au camp: sinistres caprices du S.S. Chef de Kommando, incessantes et cruelles brimades des Kapos, Vorarbeiters et Stubendienst, insultes, humiliations, coups...

Le matin, avant l'aube, nous devions nous lever dès que le signal en était donné, et nous empresser d'aller nous laver sommairement, sous les maigres jets des rares robinets d'une eau bien entendu toujours froide. Malheur à celui qui restait une seconde de plus sur son grabat, ou qui, trop fatigué ou trop malade, n'allait pas assez vite: les matraques de nos tortionnaires pouvaient s'acharner sur lui jusqu'à ce qu'il tombe inanimé.

Il fallait ensuite, toujours sous la menace et poursuivis par les hurlements de nos tourmenteurs: "Vite! Vite! Plus vite!", faire les lits "au carré" (et avec une mince couverture c'était loin d'être simple) subir l'appel dans le block, puis avaler en hâte un quart de liquide douteux et vaguement tiède... Nouvel appel, de tout l'effectif cette fois, à l'extérieur. Enfin, vers 6 heures, dans le brouillard souvent opaque du petit matin, nous partions au travail.

Suivant les destinations, les groupes de déportés, toujours sévèrement encadrés par leurs gardiens (au moins un soldat pour dix détenus, parfois un soldat pour cinq) gagnaient leurs chantiers: soit à pied, soit en bateau, soit par le train. Ces gardiens pouvaient être des "schupos" (gendarmes), des douaniers, ou bien des S.S., mais le chef du détachement était toujours un S.S. Ils devaient tirer à la moindre tentative d'indiscipline, et certains de nos malheureux camarades sont morts tout simplement pour avoir fait un pas hors des rangs, pour ramasser un mégot ou une pomme de terre... Ce simple fait donne la mesure de la dureté de notre condition comme celle de notre dénuement: ces pauvres garçons n'ignoraient rien de ce qui les attendait; ils ont quand même risqué - et perdu - leur vie

que,

pour s'appropriier le pauvre trésor qu'ils serraient encore désespérément contre eux en rendant leur dernier soupir.

Au début, la plus grande partie du kommando fut employée à faire des travaux pénibles dans le port de HAMBURG. Je me souviens encore des dures journées passées à renforcer les berges de l'Elbe, avec d'énormes pierres, les pieds nus dans l'eau glacée, alors que nous étions tous minés par la dysenterie. Nous fumes également amenés à décharger des navires, à poser et déposer des voies de chemin de fer, à déblayer après les raids aériens ( Usines SCHELL, entrepôts divers, chantiers navals, etc...).

Par la suite, la majorité d'entre nous dû travailler à l'édification de fortifications et, en particulier, à creuser des tranchées anti-chars, notamment dans la région de HITTFFELD. Pourquoi ma mémoire a-t-elle conservé si fidèlement que la profondeur de ces fossés devait être de trois mètres soixante-quinze, et que leur coupe devait présenter un côté en pente et un côté strictement vertical ?

Nous étions, à cette époque, vêtus d'une veste et d'un pantalon, en mince étoffe rayée bleu et gris. Une simple chemise sur le corps. Aux pieds, des galoches de toile grossière à semelles de bois. Ce léger vêtement était rapidement transpercé par la moindre pluie. Suivant les régions, il arrivait parfois que l'eau montât dans les fossés au fur et à mesure que nous les creusions. Il n'était pas question d'arrêter, dans ce cas, ni même de pomper l'eau, et nous devions continuer, quel que soit le temps, jusqu'à ce que la tranchée ait le profil et les dimensions voulues, pateaugeant dans le liquide boueux et froid, grelottant sous les incessantes bourrasques.

Vers midi, nous marquions une demi-heure de pose environ, assis près de nos outils. Juste le temps qu'il fallait pour voir nos gardiens déjeuner rapidement, car, dans la plupart des cas, il n'y avait rien à manger pour nous.

Puis le travail reprenait, épuisant, abrutissant, toujours rythmé par les cris et les coups des kapos et des vorarbeiters. Nous serrions les dents sous l'effort. Se taire. Résister. Vivre... Nous étions tellement exténués, endoloris, affamés, que nos facultés abéties s'émoussaient, et que certaines journées s'écoulaient comme des rêves effrayants où nous connaissions une sorte d'insensibilité morbide, dont les excès furieux de nos gardiens et de leurs valets ne parvenaient pas toujours à nous arracher.

Lorsque la journée s'achevait, vers dix-huit heures, nous repartions à pied vers la gare, soutenant ou portant ceux qui s'étaient écroulés à la tâche, malades ou mourants, et qui devaient néanmoins assister debout à l'appel du soir, avant d'être admis à l'infirmierie si le S.S. était de bonne humeur.

Et c'était le retour vers Dessauer-Ufer, serrés à étouffer dans des wagons insuffisamment nombreux, puis saisis par le vent glacé dès que nous en sortions.

Appel à l'extérieur, parfois interminable. Puis appel dans les blocks. On n'en finissait plus de nous compter et de nous recompter... Enfin arrivait la gamelle de soupe, accompagnée d'une tranche de pain et d'un petit morceau de margarine ( ce que le Chef de Block et son état-major de Kapos, Stubendienst, Vorarbeiters, etc...voulait bien nous laisser, en fait, car ils se servaient plus que largement avant de nous distribuer le reste)...En dehors du maigre "jus" tiède du matin, nous n'avions souvent rien pris depuis la veille au soir.

Lorsqu'il n'y avait pas de contre-appel (ceux-ci étaient souvent démesurément longs) le coucher et l'extinction des feux arrivaient très vite. Encore fallait-il penser à dissimuler les vêtements mouillés et les chaussures sous la paillasse, ou sous la tête en guise d'oreiller, car les vols étaient fréquents. Epuisés, douloureux, nous sombrions dans un sommeil lourd et peuplé de cauchemars. Souvent, aussi, nous étions trop fatigués ou nous avions trop faim pour dormir. Une angoisse terrible nous gagnait alors, tant à l'évocation de ceux que nous aimions et dont nous ne savions rien, qu'à la pensée de la situation présente dont nous pouvions apprécier toute l'effroyable incertitude.

Le Dimanche, nous étions théoriquement au repos. Mais ce jour, qui était plutôt employé aux corvées locales, était tout spécialement choisi par nos maîtres pour les appels, contre-appels, inspections et brimades de toutes sortes. Si bien que lorsque nous étions parvenus, tant bien que mal, à nous laver (malgré le manque d'eau, en l'absence de savon et de tout moyen de nous sécher) à nous razer (avec un rasoir pour vingt ou trente) il ne nous restait plus guère qu'une ou deux heures pour nous reposer.

Les raids aériens des Alliés, les alertes de jour et de nuit qu'ils entraînaient, les bombardements particulièrement intenses de la région de HAMBOURG, venaient ajouter à notre détresse des tribulations pratiquement quotidiennes et des dangers, qui rendaient notre condition encore plus pénible.

Dans cet "univers concentrationnaire", dans cet enfer tout spécialement conçu dans le but de nous asservir et de nous détruire pour la plus grande gloire du IIIe Reich, ancré au plus profond de notre quotidienne misère, il y avait, pourtant, quelque chose de merveilleusement beau : notre Amitié. Nous la vivions si intensément que j'imagine parfois qu'elle a duré très, très longtemps...

Nous ne possédions plus rien, mais nous savions, nous pouvions encore donner. Nous avions appris à écouter, à participer aux espoirs et aux peines, à consoler "en hommes", un peu rudement, mais avec tant de chaleur contenue que cela valait bien des tendresses. Nous sentions, d'instinct, la valeur des gestes et le moment où il fallait les faire.

Entre Jean GOSSET, Alphonse LAGARDE et moi, l'amitié était née. Une solide amitié faite de dangers courus côte à côte, d'assistance mutuelle, de communauté de pensée, de combats incessants pour n'être ni trop souvent ni trop longtemps séparés.

Nous partagions tout : une poignée de fèves ramassée en cachette à HITTFELD, une pomme de terre crue trouvée en creusant les tranchées, une épluchure de pomme... Cela aidait à "tenir". Malgré notre faim extrême, aucun de nous trois n'aurait pensé qu'il puisse manger tout seul, à l'insu des autres, le moindre morceau de nourriture volé à la boue.

Je n'oserais pas me vanter d'être particulièrement croyant. Je pense cependant que s'il y a un Dieu, l'abbé LAGARDE doit être considéré comme un saint. Cet homme extraordinaire poussait l'amitié et l'ascétisme jusqu'à s'inventer des "lourdeurs d'estomac" (sic...) pour pouvoir donner un morceau de son pain alors qu'il souffrait de la faim autant que nous...

Lorsque, par chance, un Dimanche après-midi, il nous arrivait de pouvoir disposer d'un moment de liberté relative, et qu'Alphonse LAGARDE souhaitait s'isoler pour méditer ou prier - parfois avec un petit groupe de fidèles - votre père et moi nous nous arrangions pour exercer une surveillance discrète mais vigilante, afin de détourner les intrus du coin où il s'était retiré. Il s'agissait là, en effet, d'une activité interdite et Alphonse risquait, tout simplement, la pendaison s'il avait été découvert. Certes, nous avions des discussions passionnées sur la foi, l'existence de Dieu, et bien d'autres sujets encore, mais chacun d'entre nous respectait réellement - j'allais dire "activement" - les convictions des autres .

fondément

Mes deux Amis, le laïc et le prêtre, étaient aussi/attachés à leur métier d'enseignant qu'à la belle science qu'ils professaient. Ensemble, ils avaient, d'instinct, pris en charge le collégien que j'étais. Ensemble, encore, ils étaient devenus comme des frères aînés, des parents adoptifs, dans le sensle plus noble du terme, et ils étaient toujours présents, interposés entre ce monde hostile et moi, avec le prestige que leur conférait leur calme et leur expérience, et le poids d'une amitié dont ils me prouvaient chaque jour et la force et la vivante réalité... Trouvant en moi un terrain fertile, ils entreprirent non seulement de me transmettre quelques unes des données essentielles de leur savoir, mais encore de me prouver que celui-ci n'était pas simplement fait de brillantes spéculations intellectuelles et pouvait conduire à une autre conception de la vie. Il fallait un courage fou et une confiance en soi extraordinaire, pour tenter une telle démonstration dans un pareil lieu.

Aucun d'eux ne cherchait à m'influencer, à me modeler à son image; bien au contraire, leur but était, avant tout autre, d'éveiller mon esprit critique, de me donner le goût de l'étude, de la recherche personnelle, d'aiguiser mon jugement: " A toi seul reste le choix du chemin à prendre...Tu dois agir selon ta propre volonté..." Mes erreurs, mes découragements, mes révoltes, ne les rebutaient pas: " L'échec n'existe pas, me disaient-ils, il n'y a que des expériences..." .

L'enseignement était permanent: debouts, dans les wagons qui nous conduisaient ou nous ramenaient du travail, en creusant des tranchées, dès que le gardien s'éloignait un peu, chaque minute utilisable était mise à profit par mes maîtres. L'un énonçait un principe, l'autre apportait la critique ou la contradiction, et l'on me demandait de donner mon avis. Quels échanges extraordinaires nous avons connus ! Nous en arrivions à oublier la fatigue, la faim, le froid, les dangers qui nous entouraient.

Avec la même sérénité qu'ARISTOTE, lorsqu'il instruisait ses disciples du Lycée en se promenant sur les bords paisibles de l'Ilissos, Jean GOSSET et Alphonse LAGARDE m'initiaient à la Philosophie, au fond de l'un des bagnes les plus implacables de tous les temps. Au plus creux de la détresse, mais refusant le découragement, ces hommes hors du commun continuaient calmement, obstinément, à faire ce qu'ils estimaient être l'essentiel: enseigner, transmettre la connaissance ...

Comment ne pas voir là une admirable manifestation de leur amitié ? Comment oublier de tels maîtres lorsque l'on a eu la chance d'en être l'élève privilégié ? Comment ne pas voir, dans leur attitude, un message sublime ?

Hélas, un sort impitoyable devait bientôt nous séparer...

Vers le 20 Octobre 1944, l'abbé LAGARDE, qui souffrait beaucoup des pieds, entra à l'infirmerie. Un matin (la date m'échappe) je ne retrouvai pas Jean GOSSET au rassemblement de notre groupe de travail habituel. Mortellement inquiet, le coeur serré, je ne pus rien faire d'autre que de rester dans les rangs qui, déjà, se mettaient en marche.

Je ne devais plus jamais revoir Jean...

Avait-il été entraîné de force dans un autre groupe ? Avait-il été transporté à l'infirmerie à la suite d'un malaise (sa jambe par exemple) sans pouvoir prévenir ? Aucune de ces suppositions ne paraît être à rejeter, mais aucune ne m'a été confirmée non plus par les camarades que j'ai questionné par la suite.

Le 25 Octobre, en cours de journée, un raid aérien d'une violence sans précédent fut exécuté sur HAMBOURG par l'aviation alliée. Nous y assistâmes depuis HITTFELD. Nos gardiens nous firent interrompre le travail, pour pouvoir se mettre eux mêmes à l'abri des éclats de la D.C.A. qui tombaient serrés autour de nous. La fumée des explosions et des incendies était tellement intense que le ciel en était obscurci sur des kilomètres. Certains quartiers de la ville devaient brûler pendant près d'une semaine...

le vieil entrepôt  
qui abritait

Au cours de ce bombardement, le kommando de Dessauer-Ufer fut en grande partie détruit. Une bombe tomba, en particulier, sur l'infirmerie. Près de cent cinquante détenus furent trouvés, morts, sous les débris calcinés des bâtiments.

Le soir du 25 Octobre, une partie des déportés qui dépendaient de ce kommando et travaillaient dans la campagne environnante, fut dirigée sur la prison centrale de HAMBOURG, une autre partie fut ramenée au camp central de NEUENGAMME. J'en étais. Le brassage permanent des hommes, qui était de règle au camp, puis le hasard des départs vers d'autres kommandos, me firent perdre de vue la plupart des camarades que je connaissais.

C'est au début de 1945, alors que j'étais dans un état grave au revier du kommando de la Spaldingstrasse, à HAMBOURG, qu'un co-détenu m'appri incidentement la mort de plusieurs de nos camarades qui avaient été ramenés de Dessauer-Ufer au Camp après le bombardement. Il me cita, en particulier, le nom de Jean GOSSET. Cela me causa un tel choc, et j'étais tellement malade à ce moment-là, que j'ai complètement oublié qui était ce garçon et pourquoi il se trouvait à l'infirmerie. Je ne me souviens plus que de mon chagrin...

Depuis, j'ai très souvent pensé à ces terribles événements. Bien que je n'en détiens pas la preuve formelle, j'ai l'intime conviction que, pour que votre père ait été ramené après le bombardement, il faut qu'il se soit trouvé : soit parmi les très rares malades qui n'ont pas été tués par la bombe incendiaire tombée dans l'infirmerie de Dessauer-Ufer, soit parmi les camarades qui ont été blessés alors qu'ils étaient au travail, quelque part dans les bâtiments du kommando, au moment du raid. Une brûlure ou une blessure mal soignée, ou bien venant surinfecter le mal dont il souffrait déjà à la jambe, expliquerait la septicémie généralisée qui a causé la mort de Jean.

L'abbé LAGARDE se trouvait, ainsi que je l'ai dit plus haut, à l'infirmerie lorsque la bombe a explosé. Par suite d'une chance extraordinaire, il n'a pas été tué. Mais il ne se souvenait plus de ce qui avait pu s'y passer pendant les jours qui ont précédé le

bombardement. Je l'ai interrogé bien des fois, par la suite : tout ce dont il se rappelait, c'est d'être revenu à lui alors qu'il était suspendu, par le dos de sa veste, à un énorme clou planté dans une solive; autour de lui, tout était la proie des flammes; près de lui, un déporté inconnu dont les jambes étaient écrasées sous des pièces de charpente, et dont le corps pendait dans le vide, brûlait en appelant vainement du secours...Alphonse n'avait plus en mémoire que cette vision d'horreur, qui le poursuivait encore des années après, avec un terrible sentiment d'impuissance, un regret poignant de n'avoir pu venir en aide à cet homme qui était mort dans le feu, si près de lui...

En ce qui concerne la date exacte du décès de Jean, je crois qu'il faut accepter celle qui figure au registre de l'infirmerie. En effet, en raison de la fréquence des appels et des vérifications imposées par ceux-ci, elle est sans doute exacte à douze heures près.

-:-:-:-

Malgré les quarante années qui se sont écoulées, malgré le terrible silence de la mort, il ne me paraît pas très difficile de parler de Jean GOSSET tel que je l'ai connu. Son souvenir est tellement présent en moi, tellement vivant, qu'il me semble tout proche...

Curieusement, son image s'est un peu estompée dans ma mémoire, alors que sa pensée, ses conceptions, son intellect, on su traverser le temps sans perdre de leur vigueur. Je crois qu'il l'a voulu ainsi.

Ce Jean GOSSET que j'ai connu, il ne ressemble peut-être pas tout à fait à celui que vous ont décrit ceux qui l'ont connu avant son arrestation, ou bien ceux qui l'ont approché au début de sa captivité.

Le camp était, il faut le dire, un terrible révélateur d'hommes... Dépouillé de toutes les marques extérieures qui positionnent - plus ou moins arbitrairement - un individu dans la société ( la fortune, les fonctions, les distinctions dont il avait pu bénéficier dans le passé n'ayant plus la moindre importance aux yeux de personne) le Déporté ne pouvait plus prétendre à une classe sociale. Systématiquement affamé, épuisé, battu, humilié, confronté en permanence avec les épreuves les plus atroces, il ne pouvait avoir aucun prestige personnel au regard de qui que ce soit, en dehors de celui - chèrement acquis - que pouvait lui conférer la dignité de son attitude devant la souffrance. Perdu dans l'anonymat des tenues rayées, des crânes rasés, courbés sous l'effort ou la schlague, il n'avait même plus de nom : il n'était rien d'autre qu'un simple numéro. Ce face à face constant et sans le moindre refuge avec la plus cruelle des réalités amenait chacun, un jour ou l'autre, à se montrer tel qu'au fond de lui même il était vraiment... Quoi que l'on en dise parfois, c'est, le plus souvent, les meilleurs et ceux qui étaient physiquement les plus faibles, qui ont été écrasés par l'abominable machine. Parmi les autres, beaucoup de ceux qui sont revenus - et qui, trop souvent, jouent les héros - ont connu, en butte à l'extrême misère, des moments de faiblesse parfois regrettables. Votre père était l'un des meilleurs d'entre nous.



C'est sans doute physiquement qu'il avait le moins changé. Pourtant, avec ses cheveux tondus de près et cette maigreur excessive qui nous affectait tous, aucun de ses proches ne l'aurait reconnu tout de suite.

Il faisait, très courageusement, des efforts pour boiter le moins possible, et il parlait peu de sa jambe qui, pourtant, le faisait souffrir.

Son visage pâle, à l'expression attentive, souvent grave dès qu'il était seul, pouvait s'animer dès qu'un débat intéressant s'annonçait. Un fin sourire, un éclat malicieux et vif de ses yeux clairs, trahissaient alors le plaisir qu'il prenait aux échanges subtils et tout en agilité, où sa brillante intelligence excellait.

Cependant, ce qui pouvait surprendre dès l'abord chez Jean, c'était son extrême réserve. Facilement à l'écart, songeur, un peu secret, on aurait pu croire qu'il vivait replié sur lui-même, et n'attachait que peu d'importance au contact avec qui que ce soit.

Lorsqu'on le connaissait mieux, on s'apercevait très vite que cette attitude masquait une vérité toute différente.

Sans doute n'était-il pas ( surtout pas ! ) homme à aborder la première personne à sa portée, pour échanger des banalités afin de "tuer le temps". Il aurait considéré cette attitude comme une agression à l'encontre d'autrui. Par ailleurs, sa vie intérieure était tellement riche que ses rares moments de solitude ne risquaient pas de lui apporter l'ennui : bien au contraire.

En fait, Jean était entièrement orienté vers les autres, et d'une bonté, d'une serviabilité peu communes. Mais il était aussi l'image même de la délicatesse et de la discrétion. Son raisonnement de philosophe authentique venait tempérer les élans de sa vive sensibilité. Il se voulait "disponible", et savait le faire comprendre; mais il se refusait à être inopportun...

Disposant d'une indiscutable autorité sur lui-même, exigeant beaucoup de ses forces, il était, malgré cela, animé d'une compréhension attendrie pour les contradictions de cette nature humaine qu'il savait imparfaite et qu'il jugeait avec une bienveillante indulgence.

Il parlait parfois de la Résistance. Jamais de "sa" résistance. Comme s'il craignait encore d'exposer ceux de son réseau à la faiblesse d'un camarade qui aurait pu - sous la torture par exemple - révéler aux allemands ce qu'il avait appris. Cette prudence me touchait d'autant plus que j'ai été arrêté à la suite des aveux d'un ami. Nous n'avions pas besoins d'échanger de mots pour nous comprendre...C'est votre lettre qui m'apprend les fonctions importantes qu'il exerçait à la tête du réseau Cahors-Asturies.

Jean était un homme simple, sans affectation, aimant la vie, l'étude, cultivant l'Amitié et plaisantant volontiers avec ses amis. Son calme, sa patience, étaient extraordinaires, et je ne me souviens pas d'avoir surpris de lui le moindre mouvement d'humeur. Derrière ce calme apparent battait le coeur d'un homme généreux et passionné.

Sa famille était son "jardin secret" . Je crois que c'est près d'elle qu'il se réfugiait pendant ces moments de rêverie solitaire qu'il affectionnait. Lorsqu'il abordait ce sujet, c'était toujours

avec une pudeur, une retenue, une délicatesse qui nous touchaient. Comme s'il s'agissait, à la fois, de quelque chose de très précieux et de très fragile. On voyait que cela lui causait beaucoup de joie d'en parler, mais, qu'en même temps, cela lui faisait un mal difficilement surmontable. Derrière ce conflit douloureux, nous sentions beaucoup d'amour...

--:--:--

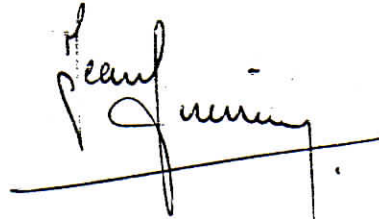
Malgré le temps relativement court que nous avons passé côte à côte, Jean m'a appris et fait découvrir beaucoup de choses. Tant par la parole que par l'exemple. Sans lui, sans alphonse LAGARDE, je serais, sans doute, bien différent, j'aurais conduit tout autrement mon intelligence et mon coeur. Je n'oublierai jamais ce que je leur dois.

Il me coûte, maintenant, d'interrompre cette lettre où je vous ai parlé à coeur ouvert de mes deux Amis et de nos souvenirs. Mais je le dois : vous avez, par ma faute, déjà tant attendu.

Je serais heureux si j'ai pu vous apporter ici une partie de ce que vous attendiez, répondre à quelques unes des questions que vous vous posez sur ce père que vous recherchez avec une patience et une passion que je comprends. Une patience et une passion dignes de lui.

Je reste à votre disposition,

Et, dans l'attente de vous lire, je vous prie de croire, Madame, en mon respectueux et entier dévouement.

A handwritten signature in dark ink, appearing to read 'Jean Guerrier'. The signature is written in a cursive style with a long horizontal stroke extending to the right.

Jean GUERRIER.